

La reconstruction du moi de l'auteur

ION BODGAN LEFTER

Le terme de *postmodernisme* est devenu l'objet d'une attention suivie de la part du monde culturel roumain – du monde littéraire tout d'abord – vers le milieu des années '80, avec un retard appréciable par rapport au début de la fortune de ce concept dans les cultures occidentales, juste assez tôt cependant pour ne pas «rater» la vogue critico-théorique et philosophique des débats ouest-européens et surtout américains consacrés au postmodernisme dans la seconde moitié des années '80 et dans les années '90. Sans éliminer les connexions relevant du comparatisme, qui expliquent la mode que connaît ce terme et ce concept par la contamination culturelle et «l'importation» des termes, j'esquisserai ci-dessous les autres motivations, d'ordre intérieur.

En effet, le terme et le concept ne sont apparus et ne se sont imposés dans l'espace roumain que lorsque certaine évolution de la littérature a «réclamé» nécessairement leur présence. D'où le déphasage par rapport à d'autres cultures. À l'époque des premières ébauches occidentales de poétiques postmodernes, les arts roumains étaient nettement dominés par les tendances néo-modernistes qui se sont vigoureusement affirmées lors du «dégel» idéologique admis par le régime communiste dans les années '60, après plus d'une décennie de «proletcultisme». Vers la fin des années '60 et tout le long des années '70, les livres des pionniers de la postmodernité roumaine comme les remarquables poètes Leonid Dimov et Mircea Ivănescu ou prosateurs Radu Petrescu, Mircea Horia Simionescu ou Costache Olăreanu ont été sinon ignorés, en tout cas maintenus quelque part en «marge» du système de la littérature roumaine de cette période. Seule l'apparition, aux alentours de 1980, d'une nouvelle génération d'écrivains a suscité un débat ample et passionné – non dépourvu de tension – sur la réforme profonde de tout le domaine artistique national. Respectant une logique référentielle du langage métaculturel, ce phénomène de grandes proportions *a précédé* l'apparition et la diffusion rapide de ce terme. À mesure qu'elle s'est imposée sur la place culturelle roumaine, une certaine réalité de la littérature a été débattue de plus en plus souvent et conceptualisée, après quoi a été «découvert» le terme adéquat pour le phénomène en question – le *postmodernisme*, bien entendu.

Les difficultés auxquelles se heurte une analyse du postmodernisme littéraire roumain sont amplifiées par l'insuffisante élaboration d'une théorie de la modernité dans cette petite culture néo-latine. Se trouvant sous l'influence française surtout, la littérature roumaine s'est institutionnalisée seulement vers le milieu du XIX^e siècle; elle n'a réussi à «rattraper» l'histoire du classicisme et du romantisme européens que vers 1880. La modernité roumaine s'est formée à pas chancelants jusqu'en 1900 et avec impétuosité seulement pendant l'entre-deux-guerres, «perturbée» en permanence par des tendances – parfois très fortes – du type traditionaliste,

classicisantes, antimodernistes. Dépourvu d'homogénéité, contesté, souvent interprété abusivement, le modernisme artistique roumain n'a pas stimulé – ni à l'époque de son développement, ni plus tard – l'articulation de modèles explicatifs globaux. La constitution d'un mouvement postmoderne suppose – entre autres choses – la récupération de ce handicap de théorie de l'histoire culturelle. Une esquisse, très concentrée, des motivations internes de l'évolution du modernisme au postmodernisme dans la littérature roumaine pourrait être – en trois étapes – la suivante:

1. Après 1880, la littérature roumaine se fixe une structure modern(ist)e globale qui se caractérise – s'il nous faut trouver une coordonnée-étalon – par une tendance à l'autonomisation du langage (des langages) spécifique(s): dans le domaine de la poésie – par la «dépersonnalisation» du moi «narrateur» qui se réfugie dans des sphères abstraites, para-réelles, derrière le rideau épais des styles de plus en plus raffinés et de plus en plus chiffrés, ayant pour but la purification dans le sens de la révélation «lyrique»; dans le domaine de la prose – par «l'atomisation» de la personne, au cours de l'introspection dilatée, dans la mouvance proustienne et joycienne (processus associé, dans les conditions particulières de l'évolution de la prose roumaine, à «l'adjonction» des types romanesques traditionnels); dans le domaine de la critique – en imposant un «impressionnisme» émis par l'auteur, une instance «de papier», sensible aux textes qui communiquent un «frisson lyrique», qui communiquent «l'ineffable».

2. Stoppé artificiellement pour un temps, dans les années '50, par le régime communiste, ressuscité après une quinzaine d'années sous des formes en apparence nouvelles, le modernisme roumain voit ses disponibilités combinatoires et de profondeur tarir complètement, en fait, dans les années '60 et '70 pour devenir une structure en voie d'extinction, en voie d'appartenir seulement à l'histoire.

On assiste, aux environs de 1980, dans la littérature roumaine, au passage vers «autre chose», vers une structure qui a quelques racines (peut-être) avant même la seconde guerre mondiale et dont les symptômes se manifestent de plus en plus souvent dans les années '70, une structure qui fait suite au modernisme et qu'on a nommée, donc, *postmodernisme*. Ce qui caractérise celui-ci, sur le plan de l'attitude de l'auteur, c'est une tendance à recouvrer les valeurs humaines, «personnalistes», c'est une nouvelle ouverture vers le réel, vers «l'authenticité» du monde et de l'être qui (se) transcrit; et sur le plan des mécanismes «poiétiques», le fait qu'il se place à un autre niveau de la conscience critique incorporée dans le texte, capable de joindre comme jamais auparavant à la spontanéité du talent la préméditation des effets et leur contrôle attentif. D'où le paradoxe que la «nouvelle authenticité» provient d'une conscience aiguë de l'artifice, contraint par tous les moyens de sortir du cercle fermé de sa propre autonomie et de participer à l'effort visant à exprimer une autre sensibilité, désireuse de confession. Il s'ensuit qu'une nouvelle stylistique «réaliste», affirmant une démocratisation du langage de la littérature et le rapprochement entre le sujet et l'objet par le captage des observations, des sensations et des pensées d'une manière plus directe, soumet à son autorité une vaste action de récupération, de reconditionnement et de réutilisation du stock culturel existant, par une ouverture sans précédent vers tous les styles et toutes les manières. Le

mouvement de *rapprochement*, sur le plan de l'attitude, de la „Weltanschauung”, se trouve double d'un *éloignement* par rapport au plan de l'écriture. La nécessité intérieure de retrouver la fraîcheur, la franchise, «l'être simple», concret, biographique, suppose le maintien sous contrôle du langage. Si l'auteur moderniste «se laisse submerger» par les mots, absorber dans leur fin réseau, l'auteur postmoderniste cherche à dire lui-même les mots, à re-tester leur in(fidélité) sémantique et à les intégrer dans le grand appareil stylistique qu'il s'efforce de mettre au point pour pouvoir adresser son message. Il en arrive ainsi à employer – en les re-contextualisant et en les re-sémantisant – des styles «anciens» et des composants culturels connus, soumis dans le texte à une tentative de fidélité accrue. Dans des proportions plus ou moins grandes, la page acquiert l'aspect d'un éclectisme stylistique obligé – dans un sens opposé aux subtilités gratuites et «décadentes» du type alexandrin – de contribuer à l'expression de la franchise que se proposent la sensibilité, la pensée et la sensorialité nouvelles. Il existe, en même temps, une «jubilation» de l'évasion hors des contraintes du modernisme, la joie d'une «détente» de la création, devenues compatibles avec le sourire, l'humour libre et – au bout du compte – avec tout procédé à même de capter l'intérêt du lecteur. Un lecteur attiré cette fois dans une relation active, impliqué – à partir d'une position elle aussi «démocratique», d'«égalité» avec l'auteur (et même orientée vers l'utopie du «populisme») – dans l'aventure de sa re-définition dans le monde.

Les symptômes de l'attitude postmoderne décelables dans la littérature roumaine des années '80-'90 sont les suivants:

- le «retour de l'auteur» au texte;
- la re-«biographisation» des personnes grammaticales par un nouvel engagement existentiel;
- l'implication plus soutenue dorénavant dans la réalité quotidienne;
- l'effort pour éviter les pièges d'une confession «naïve» en divulguant les mécanismes textuels et en atteignant ainsi – par une telle divulgation,
- un pathétisme plus profond.

Les symptômes stylistiques:

- l'extension de la narrativité à la poésie et à la critique, en particulier sous la forme de l'écriture type journal;
- l'expulsion de la métaphore de la position dominante qu'elle détenait dans le modernisme;
- le fait de cultiver les effets de franchise syntaxique et lexicale, mais aussi
- la manifestation d'une distanciation «professionnelle» par rapport au jeu trompeur du langage, d'où l'action du type critico-théorique exercée de l'intérieur de l'œuvre, souvent transformée (ou masquée) en ironie;
- le surétagement textuel;
- le multistylisme;
- le recours à l'allusion culturelle, à la citation, au collage, au pastiche, à la parodie et à d'autres formes d'intertextualité;
- une homologie stylistique plus accentuée entre les genres.

Et caetera.

Le phénomène dont nous parlons a eu, vers le milieu des années '80, une forte tendance de généralisation grâce à la création conjuguée d'un grand nombre d'auteurs d'âges

différents. Jamais dans la période de l'après-guerre on n'a enregistré dans les commentaires de la presse culturelle roumaine un tel «sentiment de changement», le sentiment que la littérature, la poésie, la prose et la critique ont exhibé tout à coup un nouveau visage, de nouvelles ouvertures, de nouvelles structures stylistiques, de composition et concernant l'attitude de l'auteur. Ce sont des mutations préparées de longue main, suivant des traditions plus ou moins éloignées qui maintenant seulement se sont manifestées, rétrospectivement. La perception de ces mutations comme une manifestation d'ampleur a placé dans une position centrale la démarche de la nouvelle génération, des années '80, dont l'impact a été – de ce point de vue, en ce moment culturel – décisif comme phénomène de génération, supra-individuel, abstraction faite de la force et de la valeur des personnalités qui en font partie. Tout le long de la décennie qui vient de s'écouler, cette jeune génération a pris peu à peu l'initiative dans l'espace de la littérature roumaine, imposant le postmodernisme comme un courant ample, défini par un *type nouveau de rapport que le moi de l'auteur entretient avec le monde et avec le texte, avec la vie et la littérature, par un nouveau type d'attitude du moi*. «Nouveau» dans le sens d'une nouvelle contextualisation de cette attitude, apparue sous le signe des transformations subtiles et profondes qui ont eu lieu dans la sensibilité supra-individuelle de l'époque. Tout le paradigme de traits de la littérature postmoderne exprime certaines réactions d'ordre paraculturel. La compréhension de sa position réelle (du «paradigme») dans le sens des grands mouvements des courants littéraires dépend de la manière dont nous saisissons la hiérarchie des éléments à l'intérieur de ce paradigme et surtout de l'identification de ce trait central, «essentiel» qui justifie, pour ainsi dire, «ontologiquement» la stabilisation d'une structure mentale nouvelle. Dans cet ordre d'idées, il nous faudra concéder que la prédisposition «récupératrice» ou l'ironisme sont des conséquences (parmi d'autres) de l'attitude du moi qui s'exprime dans le texte, elle seule étant décisive pour l'appartenance à la catégorie de la post-modernité littéraire. À ce point «chaud», on peut constater l'opposition déterminante à l'égard du modernisme: dans l'espace de celui-ci, l'attitude du moi était de désengagement, de «purification», de projection dans le surréel, de «déshumanisation» (c'est le moment d'observer que ce trait que le célèbre théoricien allemand Hugo Friedrich a identifié et qui est enregistré à côté d'autres traits, occupe la position centrale du paradigme moderniste); alors que dans le postmodernisme, ce qui est essentiel c'est la ré-orientation du moi vers l'existence réelle, la «ré-humanisation», la «re-personnalisation» et la «re-bio-graphisation» de l'être psychologique et social qui découvre son intégralité et abandonne l'utopie de l'isolement dans le langage. Processus qui suppose un engagement brusque et total, entraînant les couches profondes de la conscience correspondant aux mutations susmentionnées de la sensibilité, des mentalités. Quand au reste, la «nouvelle structure» (expression par laquelle le prosateur roumain Camil Petrescu exprimait, dans l'entre-deux-guerres, une autre perception du changement) comprend un grand nombre d'éléments, rarement ou même jamais repérables simultanément sur une seule et même page de littérature, chez un seul et même auteur. Le dénominateur commun est justement «le rapport que le moi de l'auteur entretient avec...». Le postmodernisme roumain s'est construit à la mesure de cette reconstruction du moi de l'auteur, de l'être dans le monde...